

Marianne 21 au 27 août

« En littérature, j'ai besoin d'une aventure »

Magyd Cherfi est un amoureux de la langue, une figure de la chanson française depuis le succès du groupe Zebda et un homme ivre de littérature. Il nous dévoile sa bibliothèque, confessant une passion pour le XIXe siècle, celui de Hugo, de Zola, de Flaubert, de Maupassant.

**PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIQUE BRIARD AVEC
NICOLAS DUTENT**

Marianne : Le souvenir de lecture le plus lointain ?

Magyd Cherfi : *Le Club des cinq*, dans la Bibliothèque verte, c'est le premier bouquin que j'ai lu, j'aimais l'aventure que vivaient ces adolescents. Un bibliobus passait dans la cité, je m'y étais inscrit avec quelques jeunes et beaucoup de mamies. Dans les cités, ça ne lisait pas.

Le premier émoi littéraire ?

C'était au lycée avec *Madame Bovary*, de Flaubert, mais surtout avec *Une vie*, de Maupassant, et avec ce personnage de Jeanne à la découverte des sentiments amoureux, du romantisme, des vibrations du corps. Je cherchais à en savoir plus, j'étais pudique mais désireux de voir comment un auteur abordait le premier rapport sexuel. J'ai ce souvenir d'avoir été pris entre l'élan romanesque et le désenchantement, la désillusion, car je me mettais dans la peau de ces jeunes femmes à qui on avait promis l'épanouissement alors qu'il n'en était rien. J'étais abattu à la fin du livre ! Comme un gouffre sans fin !

Le passeur qui vous a fait entrer en littérature ?

Il y a eu plusieurs personnes, des femmes. Les sœurs du mouvement de l'abbé Pierre d'abord, qui s'occupaient du soutien scolaire où j'allais. Elles nous lisaient du Daudet, du Pagnol, ça m'embarquait, et le désir d'écrire un jour est né de ces lectures. La prof de français ensuite, celle dont on tombe amoureux au lycée comme le veut la légende. Elle n'était pas très jolie mais j'éprouvais pour elle des gourmandises, je la regardais et mes yeux la suppliaient : « Ah, si vous pouviez m'aimer madame, je serais un prince terrible ! » Évidemment, elle restait indifférente à mes regards. Enfin, adulte, une amie m'a fait découvrir Stefan Zweig et *Vingt-Quatre heures de la vie d'une femme*, dont la lecture a été pour moi un cataclysme.

Quel lecteur êtes-vous ? Un passant compulsif ou ponctuel ? Précoce ou tardif ?

Je suis un lecteur tardif car, si j'ai lu tôt, j'ai assez peu lu avant la trentaine. Après, j'ai toujours attendu d'un livre qu'il me secoue. Émotionnellement, philosophiquement, idéologiquement. Par exemple, j'aime lire Houellebecq. Voilà quelqu'un qui dit des horreurs sur les Arabes et les musulmans mais j'apprécie sa provocation, sa manière d'écrire des choses qui dérangent avec force. J'ai lu tous ses livres. Chaque fois, je suis effaré mais épaté. J'ai ce défi par rapport à moi-même de cesser d'être un curé, d'être timide, d'avoir des complexes. Lui, il ose. Si un livre ne m'attrape pas, j'abandonne très vite. À l'inverse, je peux être compulsif. *L'Art de perdre*, d'Alice Zeniter, qui raconte une histoire de la colonisation et de l'Immigration algérienne, je l'ai lu quatre fois d'affilée pour m'en imprégner complètement.

Votre classique préféré?

Les Misérables, de Victor Hugo. Le livre des livres car à la fois épopée, histoire d'amour, polar, avec une trame politique, sociale.

Parmi les écrivains actuels, qui est capital pour vous?

Capital, aujourd'hui, il n'y en a pas vraiment. Par contre Romain Gary, Stefan Zweig, Amin Maalouf et Gabriel Garcia Marquez, essentiels. *Cent ans de solitude* m'a renversé.

Favorisez-vous un genre, une expression et une forme littéraires (poésie, roman, récit, nouvelles, biographie...)?

Le roman avant tout le reste. J'ai besoin d'une histoire, d'une aventure.

Le(s) vers de poésie que vous auriez aimé écrire?

J'en ai un, tatoué en moi: « *Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle* »... *Spleen*, de Baudelaire, et tout le poème est implacable.

La première phrase la plus prometteuse, et, à l'inverse, la chute la plus inoubliable d'un livre?

Le début du livre de Houellebecq *Extension du domaine de la lutte*: « *Vendredi soir, j'étais invité à une soirée chez un collègue de travail On était une bonne trentaine, rien que des cadres moyens âgés de vingt-cinq à quarante ans. À un moment donné, il y a une connasse qui a commencé à se déshabiller.* » Là, j'étais chaud ! Il m'a mis le feu ! Mon choc dans la littérature moderne ! Je baigne dans le classicisme à la française en vérité. Je suis un vieux styliste. Mais avec Houellebecq, il y a cette modernité qui me bouscule, j'aime ça. Quant à une chute mémorable en littérature, c'est chez Romain Gary, dans la *Promesse de l'aube*: sa mère lui écrit des lettres, transmises par une amie, pour lui faire croire qu'elle vit encore alors qu'elle est morte depuis bien longtemps.

Le passage le plus éblouissant d'un roman ?

Le discours de *l'Homme qui rit*, de Victor Hugo. Voilà l'histoire de ce même abandonné, à qui on a ouvert la bouche d'une oreille à l'autre pour en faire un monstre et qui est recueilli par un forain. Il se révèle être un lord de l'aristocratie anglaise, finit par reconquérir ce rang et se retrouve avec ses pairs à la Chambre des lords. Là, il fait un grand discours pour expliquer aux nantis qu'il y a en dessous d'eux une masse de misérables. Sa légitimité est d'avoir vécu parmi les parias, il sait donc leur colère, les grands tourments à venir. C'est en quelque sorte le discours qui inaugure les luttes de classes futures. Hugo anticipe ainsi la Commune de Paris et toutes les grandes révoltes ouvrières, paysannes et syndicales à venir. Il fait de son héros un prophète qui annonce les cataclysmes sociaux et met en garde les puissants en expliquant qu'il y a quelque chose de plus terrible que la faim ou le froid: c'est la colère du peuple d'en bas.

Quel personnage vous happe, ou, au contraire, vous fait horreur? De quelle figure littéraire vous sentez-vous le plus proche et le plus éloigné?

Incontestablement, c'est Cyrano de Bergerac qui m'attrape. Parce que, comme bien des gens, on pourrait dire de lui : « Cyrano, c'est moi », à la manière du fameux « Emma Bovary, c'est moi », de Flaubert. Il est à l'intérieur d'une sublime délicatesse alors qu'il est vu comme laid et vulgaire de l'extérieur. Quant à un personnage vraiment loin de moi, y en a-t-il un vraiment? S'il faut en nommer un, je dirais Maigret, parce qu'il est flic et plutôt de droite.

Les trois auteurs avec qui vous rêveriez de dîner?

En tête, je mettrais Leïla Sebbar, écrivaine française dont le père est algérien et la mère française, qui a pas mal travaillé sur l'identité. Je ne la connais pas personnellement mais nous avons souvent conversé au téléphone et elle me pose les questions que j'aime qu'on me pose, des questions sur mon identité, sur la façon dont je vis ces paradoxes qui naissent en vous quand on compose avec un être multiple, sur la difficulté parfois à faire des choix. Elle interroge le Magyd des origines et celui auquel j'aspire, mon adhésion à l'identité française et mon refus de me plier aux injonctions à être français. Leïla joue sur mes hésitations, mes doutes philosophiques ou idéologiques, mes envies d'en être sans trop en être, ma quête d'un improbable équilibre identitaire. Elle taquine celui qui ne mange pas de porc tout en étant athée, donc celui que je suis. Ensuite, il y aurait Alice Zeniter, que je ne connais pas. Mais, cette jeune femme d'une trentaine d'années, immigrée de troisième génération, m'a donné une leçon d'histoire sur ma propre histoire, ma propre famille dans *l'Art de perdre*. Je me demande qui elle tutoie pour avoir un tel

savoir, être allée en quête de tant d'informations. Je suis un peu fasciné par cette femme. Et, enfin, je rêverais de dîner avec Taos Amrouche, décédée, elle, écrivaine kabyle qui m'a vraiment appris sur la Kabylie, donc sur moi-même. Trois femmes. Oui, des femmes encore. Mais les écrivains masculins, je ne les kiffe pas trop. Pour les avoir pas mal fréquentés dans les salons littéraires, jamais je n'y ai croisé d'auteur-homme qui ne soit pas assoiffé de lecteurs ou qui ne soit pas jaloux de son voisin. Ces salons révèlent souvent la face obscure des écrivains, leur égocentrisme. Bien qu'assis, on les voit souvent se lever pour trôner au-dessus de ceux qui les lisent et qui souvent ne séparent pas l'homme de l'écrivain. Après, c'est vrai que le talent ne fait pas la sympathie, et je ne suis d'ailleurs pas sûr d'échapper, en tant qu'auteur, au gonflement du cervelet...

Les chanteurs, les artistes au masculin, j'en ai connu dans le monde musical, ça n'a rien à voir. L'homme écrivain est terrible. Certains sont peut-être plus tranquilles, mais, ceux-là, je ne les ai pas croisés.

Le moment le plus propice à la lecture?

C'est vraiment quand je n'ai aucune activité professionnelle ou autre, il faut que ma tête soit au repos. Donc, c'est pendant les vacances, au mois d'août.

Quel livre relisez-vous sans vous lasser?

Madame Bovary, Une Vie, l'Assommoir, les Misérables. Je suis souvent sur le XIXe siècle, sur les grands classiques, mais ce sont eux que je relis sans lassitude.

On vous propose de voyager avec un écrivain de votre choix. Lequel, et vers quelle destination?

Je vous dirais aucun puisque, comme je vous l'ai dit, beaucoup ne supportent pas la compagnie des autres. Donc, je ne partirais pas en voyage avec un écrivain homme, ô malheur! Je suis un peu provocateur en disant ça, mais ce sont des preneurs de tête. Avec une écrivaine? Oui, avec les trois que j'ai citées plus haut, Leila Sebbar, Alice Zeniter et Taos Amrouche. Et je partirais volontiers avec elles dans un village berbère.

Que dit votre table de chevet?

Celui qui m'a tué récemment, c'est le fameux Nicolas Mathieu avec *Leurs enfants après eux*. J'ai aspiré le bouquin comme une grenadine à la paille. Il m'a vraiment fait vibrer. Et puis, évidemment, il y a dans ce livre des personnages maghrébins, des banlieues, ça me touche tout de suite. J'ai ensuite lu *Aux animaux la guerre*, son premier roman. Il est époustouflant, ce gars. En ce moment, je lis *la Rhapsodie des oubliés*, de Sofia Aouine. Ma table de chevet? Elle déborde car j'ai besoin de

visualiser un certain nombre de titres, il y a toujours sur le dessus les grands classiques que j'évoquais. Ma femme a accepté que ce soit le bordel. Elle a fini par oublier les étagères. C'est beau un bordel de bouquins. Mais la vraie concession, c'est qu'elle aime que je lui fasse la lecture, depuis toujours.

Si vous n'étiez pas écrivain ou tourné et tendu vers l'écriture, qui seriez-vous?

J'écrirais, sans publier, parce que bien avant d'être le chanteur que je suis, il y a toujours eu celui qui écrit. Je suis devenu chanteur parce que j'étais auteur. Des premiers poèmes quand j'avais douze ans à ceux du lycée pour draguer les filles, j'ai toujours écrit, pour moi, pour les copains, même si c'est la musique qui m'a fait connaître pendant trente ans avec Zebda puis en solo. Au fond, je ne suis ni chanteur ni musicien, mon identité profonde est dans l'écrit. Je serais lecteur aussi, pas seulement pour ma femme, mais pour mes sœurs, ma famille. Encore une fois, ce sont les filles qui vous jugent sans aigreur, mes frères jouent plus souvent du mollet que de l'âme avec moi, et je crains de leur ressembler à mon tour...

Quel livre emporteriez-vous dans la tombe?

Cent ans de solitude ou *les Misérables*. Jusqu'au bout. Des fois je me dis: « Tu fais vieux avec ton XIXe », mais c'est ma vérité.